

LE PELERIN.

Verdon, candidate, es' Melle Antoinette Renaud, et non Melle Louise Oigny comme on l'a assuré.

A. D'ESLYRE.

L'ECHANGE.

A Beefin...

Le vôtre est lutin frais et rose,
Plein d'attraits, que gâte l'amour.
A son contact mon œil morose,
Se déride et rit tout un jour.

Le mien lutin méchant et blême.
Est veuf de rires, sans saveur.
L'on s'en passe très bien, même ;
Sachez qu'on l'appelait sans cœur.

Et vous voulez ? mauvais échange,
Mademoiselle, et le bon ange,
De son aile va se couvrir.

Vous voulez... soit ! sachez encore
Que l'échange tombe à l'aurore
Du " Jour de l'An " qui va venir.

VERDURONNETTE.

TOITS HOSPITALIERS.

N. B.—Nous recevons d'un de nos collaborateurs à l'étranger ce gracieux envoi, trop flatteur peut-être !

L'amabilité et l'hospitalité furent des choses aimées de nos ancêtres, qui avaient apporté de Bretagne et de Normandie les belles traditions françaises. A travers la course des temps, nous retrouvons encore ces qualités en honneur dans nos familles canadiennes qui savent avoir " moult plaisir. " Depuis quelques mois, de mes amis de Ste-Cunégonde, et des places avoisinantes me vantaient l'urbanité des habitants de cette jolie localité. Sceptique sur tout, je croyais qu'on faisait acte de flatterie, mais ces jours derniers j'ai tenu de constater *de visu* tout le bien qu'on me disait.

Résident dans une des premières familles de Ste-Cunégonde, où demeurent deux demoiselles bien aimables pour moi j'ai pu constater dans mes rapports journaliers avec mes voisins qu'on n'avait pas forcé la note ni prodigué des coups d'encensoir.

L'étranger a été bienvenu, on l'a choyé comme un fils de la famille. Je croisais qu'il serait mal pour moi, si je ne remerciais dans le PELERIN, de toutes leurs attentions mes nombreux amis de Ste-Cunégonde, que j'ai appris à estimer de plus en plus depuis mon court séjour au milieu d'eux.

PEREGRINO.

Extraits de la tombe d'une Sœur.

Le format du PELERIN, ne le permettant pas, nous ne pouvons publier que quelques extraits de cet intéressant article.

Les premières heures du jour m'avaient vue agenouiller auprès d'un catafalque, dans une chapelle tendue de noir. La cloche tintait, et ses sons lugubres frappaient mon oreille, pendant que retentissaient dans mon cœur les faibles râles d'une agonie..... le dernier soupir s'était exhalé, mais l'écho prolongeait au loin le glas funèbre.

Et pourtant il était vide ce tombeau auprès duquel je priais. Déjà les arbres avaient laissé tomber leurs feuilles sur la tombe de ma chère Albertine, depuis trois semaines, elle dormait sous terre.

Je voyais là sous terre cette jeune et aimable enfant de seize ans ! Je la voyais telle qu'elle nous avait laissés il y a trois semaines : vivante mais faible et délicate comme ces frêles fleurs qu'un souffle peut abattre...

La fleur de la terre avait été transportée dans les jardins du Paradis !...

Après une longue et fervente prière, je me promenai tristement dans la demeure funèbre :

Et voilà que, une à une, les feuilles tombent et les monuments sont plus tristes et plus désolés.

Qui donc viendra ranimer ces froides tombes?... qui ira consoler ma petite sœur bien-aimée dans cette demeure dévastée et assombrie par le triste automne?... Ah ! mieux que la verdure et les fleurs, il est quelque chose au cœur de l'homme qui ravive les tombeaux, qui égaye les morts :

Pas de nuits, pas d'automne, pas d'hiver dans le monde de l'amour de Dieu, et c'est là que doit vivre le souvenir sincère, l'amitié française et cordiale.